La folle étude

Bruno Blanckeman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6714>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6714

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 33-39

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Bruno Blanckeman, « La folle étude », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6714>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La folle étude

Abstract

Quignard's *Petits traités* is a work of and about studies. It is closely linked with the cultural field through what it has to say about literary studies, through the way it defines them with its own specific approach, on the margins of official practices. It is also closely linked with the question of learning, of training, of exercising language, and therefore of thinking, or at least of a certain, speculative, form of thinking. Reading this work brings us back to the question of literary studies in general. *Petits traités* confronts two dominant views of studying, which map onto two different conceptions of education. The first is inherited from childhood; it therefore maintains the elementary cultural violence of school and identifies with a regime of scholarly servitude. The second is a literary practice; it is therefore a free activity, combined with a search for something: exploring a noetic object which, resistant and approachable all at once, requires an attempt at intensively appropriating knowledge and learning. In the context of a body of works that has gained major recognition, including in the academic sphere, by an author whose status is now fully established in the current literary world, *Petits traités* allows us to question the evolution of literary studies themselves.

Dans *Sur l'image qui manque à nos jours*, Pascal Quignard se présente comme «un littéraire, c'est-à-dire un homme qui apprend sans cesse à écrire ses lettres, à les déchiffrer, à les transposer, qui ne cesse de poursuivre cet apprentissage, qui aime follement lire, étudier, traduire, retraduire, écrire»¹. C'est ce «follement étudier» qui m'intéressera ici pour ce qu'il révèle du rapport à l'étude et de son statut dans les *Petits traités*, livre qui en constitue le foyer originel dans l'œuvre. Qu'est-ce qu'une folle étude, qu'est-ce qu'un autoportrait d'écrivain en étudiant fou? On comprendra que la question taraude un universitaire lui-même confronté quotidiennement à sa propre folie, sans laquelle faire son métier relèverait d'un geste désespéré, et à celle des autres qui, c'est connu, n'est jamais la bonne. J'aimerais donc revisiter les *Petits traités* dans le rapport qu'ils entretiennent non seulement avec le champ culturel – ce qu'ils disent de l'étude littéraire, définissent comme telle par leur pratique singulière, à la périphérie des conduites officielles – mais aussi avec la question de l'apprentissage, de l'entraînement, de l'exercice de la langue, donc de la pensée, ou d'une certaine forme, spéculative, de pensée, en d'autres termes avec une éducation par les lettres – comment leur lecture permet un retour sur “les” études littéraires. Resitués dans une œuvre ayant acquis depuis leur publication une reconnaissance, entre autres universitaire, très forte et la stature de leur auteur s'étant pleinement affirmée dans le monde des Lettres actuel, les *Petits traités* permettent de saisir certaines évolutions des études littéraires elles-mêmes. Ils rendent sensibles *a contrario* des résistances académiques, certains blocages de ces études: par leur démarche et le mélange de liberté et de détermination qui est le leur dans le rapport au savoir et à l'idée de discipline,

(1) P. QUIGNARD, *Sur l'image qui manque à nos jours*, Paris, Arléa, 2014, p. 7.

terme dont ils se plaisent à exploiter la troublante ambivalence, les *Petits traités* ont encore beaucoup à nous apprendre.

Les huit tomes des *Petits traités* développent une recherche menée autour d'un thème "étudié" selon des axes d'approche historiques, anthropologiques, philologiques extrêmement précis, mais avec un cadrage infiniment variable, d'une plasticité poussée à la polymorphie. En cela, d'un tome à l'autre et d'un écho direct à une résonance feutrée, l'étude s'écrit toujours au carré d'elle-même, comme une hypothèse parmi d'autres accréditée tantôt avec emphase, tantôt à la légère, une déclinaison, un module, une variation. Le contraire même d'un bloc, d'un pavé didactique. Toute étude dans les *Petits traités* est en cela étude d'étude, de ses conditions de possibilité matérielles, culturelles, historiques, circonstancielles, intimes. Par là même elle malmène, mal/traite sa propre autorité. Elle la tient à distance réflexive, surjoue sa dimension assertive ou se plaît à l'égarer dans les contours d'une historiette en interrogeant la forme, évitant d'un tome à l'autre tout effet de formatage autant que toute uniformité de l'exercice. Il est de l'intraitable autant que de la maltraitance dans les traités². Le plus long des traités, *Liber* (166 pages, tome III), appréhende ainsi les évolutions culturelles du livre sur un mode philologique – il concentre des faits permettant de dégager à l'échelle de quelques millénaires les supports, usages et finalités successives de ce qu'on nomme "livre" – mais aussi épistémologique – il interroge les critères définitoires du livre, dont la multiplicité compromet toute conception culturelle unitaire de l'objet, alors même que l'acte de lecture semble obéir à des constantes, à cette anthropologie de la ferveur que plusieurs traités entretiennent d'un siècle à l'autre. Le long *Liber* est suivi du plus bref des traités, tout petit avec ses deux pages, comme son titre peut aussi y faire songer par delà sa motivation érudite: *Une grenouille d'Ulubres*. Il relève de l'étude par portrait, une structure récurrente dans les *Petits traités*, appliquée ici à un contemporain mineur de Cicéron, un petit notable des Lettres de son temps, Caius Trebatius Testa. L'intérêt de cette évocation en mode mineur est qu'elle permet de dégager comme une loi de l'histoire littéraire sur laquelle plusieurs traités insistent, celle d'un rapport à l'idée de contemporanéité intrinsèquement paradoxal par rapport à l'usage commun que l'on fait de ce terme. «Il n'avait pas conscience qu'il avait touché avec ses mains, avec son nez, avec ses yeux, avec ses lèvres l'air et la lumière des deux époques les plus illustres de la littérature qui fut écrite dans la Rome latine»³. Celui qui vit n'est jamais pleinement le contemporain de son propre temps, son souffle ne s'accorde jamais avec celui de son siècle. C'est vrai pour l'homme-grenouille auquel échappe le génie littéraire de ce temps. C'est vrai aussi de celui qui étudie et compose son étude, vrai contemporain d'un temps qui n'est pas le sien, de personnages qu'il évoque, et par leur métonymie, d'époques révolues dont il éprouve à terme le relief culturel et la densité historique. D'où le désir concomitant d'être soi-même, et comme en retour du temps, lu en 1640⁴, la formule est devenue célèbre, mais aussi, celui tout aussi manifeste, s'il est vrai que tout désir se déplace, d'aimer et être aimé en 1671. La formule existe, virtuellement. C'est en 1671 que Pierre Nicole publie *Essais de Morale, contenus en divers traités sur plusieurs devoirs importants*. On se souvient de l'adresse inaugurale à Pierre Nicole, et de ce désir d'amitié, de cette amitié comme désir de l'autre et douleur de son absence sur laquelle s'ouvrent les

(2) J'ai eu l'occasion d'aborder ce point dans un article intitulé *Une écriture intraitable*, in Pascal Quignard, *ou le noyau incommunicable*, J.-L. Pautrot et Ch. Allègre (dir.), «Études françaises» 40, 2, 2004, pp. 13-24.

(3) P. QUIGNARD, *Petits traités* I, Paris, Gallimard, 1997, «Folio», p. 450.

(4) *Ibid.*, p. 282: «J'espère être lu en 1640».

Petits traités, avec l'évocation croisée de Louis Cordesse et Pierre Nicole, leur figure jumelée dans un temps exclusif qui est celui de l'étude sympathique, fusionnant les êtres avec les époques, le deuil avec la pensée. Les études littéraires s'émeuvent ces derniers temps de cette approche du contemporain, très prisee par ceux qui semblaient ne s'en être pas avisés plus tôt ou ignoraient que d'autres parmi leurs contemporains de peau le fussent. Mais elle sous-tend déjà, et avec quelle force, les *Petits traités*, publiés en toute discrétion il y a un quart de siècle et écrits, quelques-uns même édités, dès 1980. Elle les tend comme une évidence d'écriture à faire simultanément pâlir les modernes, tant elle détourne l'énergie expérimentale de la fracture qu'ils revendiquent, et rougir les anciens, tant elle retrouve, à côté du droit canon, la puissance axiomatique d'un style Grand Siècle. L'auteur, celui qui s'invente comme tel par extension dans le temps, se sait leur contemporain à part entière, autre manière de n'être jamais du sien propre sans pour autant s'en abstraire, en se situant aux différents degrés d'une histoire cumulative du temps⁵. Un tel cumul est moins stratifié que dynamique, qui impose d'emblée l'évidence de son propre temps, quand Perse voisine avec Bataille, par la vertu d'un énoncé performatif. L'étude est cette pensée magnétique qui revêt à sa manière des allures de magie sympathique⁶. Au regard de cette pratique, on n'en saisit que mieux la précarité des classifications académiques, qui disciplinent l'étude, formalisant ses fondamentaux épistémologiques – l'histoire littéraire – et ses fondations institutionnelles – les études de lettres, longtemps divisées en France entre lettres classiques d'un côté, lettres modernes de l'autre, avec ce que cette césure impliquait en termes de formation, ceux qui devaient en priorité apprendre à traduire d'un côté, les techniciens de la langue, ceux qui devaient avant tout apprendre à dissenter de l'autre, ses phraseurs⁷. Sans doute fallait-il impérativement éviter la figure du traducteur/penseur, intrinsèquement séditieuse, fouillant aux fondements mêmes du Logos, celle que Pascal Quignard évoque dans *Rhétorique spéculative* en l'opposant à la figure du philosophe, l'homme qui, à la différence du rhéteur, considère comme acquis les mots mêmes dont il dispose. On peut penser que cette opposition rhéteur/philosophe qui se retrouve dans celle instituée par le système scolaire entre Lettres/Philosophie conditionne aussi en partie la distinction entre Lettres Modernes et Lettres Classiques sur laquelle les études et l'enseignement des Lettres se sont fondés jusqu'à une date très récente.

Les *Petits traités* s'affranchissent des cadres scolaires tels que les reconduit, en les sophistiquant, la pratique policée de l'essai érudit. Est-ce cela, est-ce cette polymorphie qui leur confère en matière d'étude une autorité sauvage? Peu amènes, quoiqu'élégamment coffrés, ils imposent à la hussarde leur principe de nécessité, font charme de la violence qui les dicte. Leur mode de composition tient lieu de toute pétition de principe: un embrassement des âges et des styles, un télescopage permanent des objets d'étude, une hétérogénéité de leur traitement rhétorique, une ductilité

(5) On se reportera à l'ouvrage édité par PH. BONNEFIS et D. LYOTARD, *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, Paris, Galilée, 2005.

(6) L'expression, on s'en souvient, est forgée par Marguerite Yourcenar pour désigner le phénomène d'hallucination par les sources, par le savoir recensé qui rend possible le transport de la psyché dans un temps autre, celui de l'Empereur Hadrien, lors de l'écriture de *Mémoires d'Hadrien* (*Carnets de bord de "Mémoires d'Hadrien"*, publiés dans le même volume que le roman lui-même dès l'édition de 1952).

(7) On me permettra d'employer simultanément le présent et l'imparfait pour évoquer l'état des études littéraires classiques en cette deuxième décennie du XXI^e siècle. Il existe toujours en 2016 une filière Lettres classiques, dont les effectifs étudiants diminuent régulièrement. Fait symptomatique: le CAPES de Lettres classiques a disparu en 2014 faute de combattants; il est devenu une option du CAPES de Lettres modernes regroupant un nombre de candidats inscrits inférieur au nombre de postes affichés par le Ministère. Les agrégations externe et interne de Lettres classiques ont été à ce jour maintenues.

de la charge érudite, une transgression résolue des lignes disciplinaires, un consentement sporadique à l'obscur par le mimétisme des flux d'une pensée qui s'impose, se suit, s'égare, se déclare, se dissipe. Il est un état d'urgence qui est aussi un état d'euphorie dans la nécessité de l'étude. C'est qu'elle porte rarement sur un savoir qui fait système, un savoir intègre, "en bon point", mais sur des éléments de savoir en mal de système ou des systèmes de savoir qui ont perdu leur certification culturelle et se trouvent par là même investis d'une dimension problématique, qui ne dit littéralement rien de plus que l'anxiété ou l'excitation que leur évocation suscite. Curieux livre, drôle de coffret, dans lequel toute étude est une peine perdue doublée d'une joie en retour. S'y projette le phénomène abyssal d'un savoir lointainement perdu, mais partiellement ressaisi dans un geste d'écriture qui lui-même accompagne, en temps réel, à l'aube des années 1980, la lente érosion des valeurs d'établissement, des magistères et offices assignés jusqu'alors à la littérature... Un écrivain contemporain n'atteignant jamais à sa propre coextension, au temps plein des lettres que par la perte, écrit aussi, écrit historiquement au plus près de la perte, dans le dessaisissement culturel de sa discipline. Le texte, détissé, s'écrit lui-même depuis un processus d'effacement qu'il donne à voir autant qu'à lire à même sa disposition matérielle, son occupation partielle de la page, les ellipses des raisonnements, les montages syncopés des scènes, les blancs, les battements de paragraphes, les chutes. L'étude relève d'un état de fièvre, doublé d'un état de siège. Elle s'expose moins en termes de lucidité rationnelle que de fébrilité visionnaire et d'à coups obsessionnels, elle est cet état de "convulsion noétique" dans lequel il n'est d'ardeur au travail que dans la consommation de la pensée. Le traité en porte la contraction et la trace. Il s'écrit comme un foyer d'énergie dans lequel l'étude coïncide pleinement avec son étymon, c'est-à-dire son zèle. Sa mise en situation, son spectacle important donc autant que l'objet ponctuel sur lequel elle porte, la dramaturgie énonciative autant que l'approche philologique de tel ou tel point d'érudition. Ce qui importe, c'est de saisir comment la scénographie propre à chaque traité impose les conditions d'une mythographie de l'étude, et comment ce dispositif créé de toutes pièces fait sens, si l'on entend par là qu'il transpose littérairement quelque rapport de nécessité au savoir et à la démarche de la connaissance qui nous concerne aussi.

Deux visions dominantes de l'étude, recoupant deux conceptions de l'éducation, entrent en tension dans le dispositif des *Petits traités*. L'une, comme séquelle, entretient la violence culturelle élémentaire de l'école, le régime coercitif de la servitude scolaire. L'autre, à titre de pratique littéraire, et comme une libre-jouissance, recoupe un mouvement de recherche: la prospection d'un objet noétique qui, faisant résistance mais se laissant pressentir, impose une tentative d'appropriation intensive des données récalcitrantes du savoir. L'une et l'autre ont en commun, même à titre d'antithèse, de représenter l'étude comme un acte de dépendance ou bien de l'ordre de la soumission – une fêrle – ou bien de celui de l'addiction – une hallucination. Par là même, plus qu'une somme d'études aléatoirement recueillies, les *Petits traités* constituent un grand drame spéculatif dont les situations recourent différentes postures de connaissance et les actants sont les objets du savoir eux-mêmes, figures d'écrivain, œuvres, pratiques culturelles, avec en pointillés l'hypothèse d'un autoportrait tracé dans le jeu d'échos et d'écarts variable d'un modèle à l'autre. Façon agile de se saisir sans se prendre au jeu. Façon de faire jouer, au cœur du drame et dans l'écriture qui l'accomplit, les motifs capitaux de l'étude: l'enchaînement et le déchaînement. Il faut donner toute sa puissance à l'hypotypose de l'enfant à l'étude que l'on trouve dans *La bibliothèque*:

je songe à l'enfant au collège, assis à sa table, buste qui est tendu, la nuque rasée, les genoux nus et glacés sous le pupitre, la main qui écrit sur le cahier, doigts blanchis autour du

porte-plume; tout ce corps, il est asservi à la lettre même qu'il inscrit, non par l'attention qu'il porte à ce qu'il fait, mais dans la disposition et la forme même de ses membres, la respiration de son souffle, la circulation de son sang⁸.

L'étude scolaire est cet acte d'asservissement qui participe à l'expression d'un mal d'enfance dont on sait qu'il constitue l'un des motifs importants de l'œuvre de Pascal Quignard. Elle est cette salle de classe d'après l'école, la salle d'étude où l'écolier fait ses devoirs, c'est-à-dire s'aliène en ingérant un savoir le métamorphosant en esclave d'une langue et d'une culture, corps chétif devenu «*petite bibliothèque d'un français particulier*»⁹ (II, 11). Un pays, une nation asservissent l'enfant, lui font violence, le marquant à même le corps par la langue, «puissances très tyranniques», plus encore que les régimes politiques successifs qui n'en seraient que des succédanés. Les hypotextes romanesques de la cruauté immiscés en filigrane du texte et superposant au point de vue de l'adulte le point de douleur de l'enfant incitent à le penser: ils évoquent à la fois l'école de la Troisième République, réminiscence fugitive de *L'Enfant* de Jules Vallès, et le cabinet d'étude aristocratique, comme échappé d'un roman de Sade sur fond de «fouet», de «chaînes et de fers» et de «petits *Te Deum*» chantés «à la gloire du supplice»¹⁰. C'est parce que l'enfant grandi devient parfois un écrivain qu'il compose aussi, pour peu que la mémoire de l'enfance l'accompagne, dans la conscience de reconduire ses chaînes, donc la nécessité de s'en détacher autant que possible en travaillant la langue en retour, en faisant grincer son armature caténale, l'étirant ou la disloquant, fragmentant la phrase en autant d'énoncés dissociés ou de propositions internes qui se juxtaposent, s'enchâssent et suscitent ainsi un effet de dramatisation interne au corps même de la langue, aux convulsions de sa syntaxe.

À cette étude serve, l'écrivain impose dès le premier traité la nécessité d'une étude franche – une étude affranchie de contraintes autres que celles qui la dictent intimement, dans un fantasme de sécession, et une langue éprouvée par la résistance qu'elle oppose à ses propres processus de normalisation, dans une exigence de sédition. L'étude après l'étude, comme une alternative radicale de l'âge adulte, s'écrit d'un traité à l'autre avec une liberté de sujet et de parole recouvrant quelque échappée dynamique, une prospection de soi dans un objet culturel autre – mot, œuvre, auteur, situation – qui potentiellement fait signe, fait sens, exige d'autant plus d'être déchiffré qu'il ne délivre jamais de leçon, tout juste des indices, et oriente vers d'autres prises la recherche (la chaîne ombreuse que forment les multiples figures d'auteurs). Apreté de cette étude: le sujet est moins édifié par les livres, comme le conçoit une certaine tradition humaniste, que révélé par eux à sa propre pluralité chaotique et comme humilié, rappelé à la terre des morts qui les écrivirent et à la poussière des œuvres qui leur tient lieu de sépulcre, auxquels il est redevable. C'est à cette condition, comme une clause existentielle, que l'étude démultiplie l'identité potentielle de soi en l'actualisant dans une somme d'avatars successifs. Elle devient le lieu d'un essai, d'une mise à l'épreuve de soi confronté à la somme exponentielle d'un savoir à partir duquel celui qui écrit doit composer, mais dans lequel il lui faut aussi trancher. S'en sachant le dépositaire, il s'en sait aussi le traître, celui qui le tire à lui, le modèle, l'actualise en fonction de ses propres obsessions, l'expose et le transmet avec une charge symbolique nouvelle. Si l'étude éprouve par là même l'esprit d'érudition, elle exerce à part égale l'esprit critique. Elle témoigne d'une pratique qui s'origine dans

(8) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., pp. 206-207.

(9) *Ibid.*, p. 207.

(10) *Ibid.*, p. 208.

des modèles de haut lignage (le clerc) et adopte une attitude de défense et illustration des savoirs (le lettré), mais participe d'un rapport critique au savoir (l'encylopédiste) et remet en cause son autorité par le geste même qui l'affirme. Les *Petits traités* constituent-ils pour autant une œuvre syncrétique? Un livre des livres, plutôt, qui se tient à la croisée des ombres. Car leur auteur ne valide aucun des gestes culturels qui accompagne culturellement le rapport au savoir livresque et par lequel un individu qui écrit s'identifie à une figure d'auteur et fait autorité: ni l'acte classique de la thésaurisation du savoir, ni celui, moderne, de sa dilapidation, à la manière surréaliste, ni celui, postmoderne, du jeu avec les codes multipliant les entrechats à la surface du miroir d'encre. L'auteur écrit en zones franches.

On objectera que pareil projet ne le prédisposait à rencontrer les suffrages des lecteurs et une reconnaissance officielle. On répondra que, mettant en crise l'idée de littérature pure, il est pleinement le contemporain de son propre temps. Ira-t-on jusqu'à affirmer qu'il donne à méditer sur les blocages des études littéraires, par sa propre pratique, sa manière de revivifier la vocation transdisciplinaire du littéraire en la retrempeant à ses origines? Certains revendiquent au nom de la sauvegarde des études littéraires une pratique du disciplinaire d'autant plus crispée qu'elle se sent menacée ou se sait désertée. D'autres ne jurent que par le principe dit des "compétences transverses" qui se ramène trop souvent à un panachage de savoirs disciplinaires éclectiques sans toujours interroger au nom d'une rentabilité pratique immédiate de l'étude le principe de leur complémentarité ou le bien-fondé de leur télescopage en termes de formation. Il semble que les *Petits traités* aient une carte à jouer par le rapport extrêmement mobile qu'ils entretiennent avec le champ du savoir et le geste de la transmission – une transmission qui ne soit pas une perpétuation mais une circulation des savoirs et n'incarcère pas la connaissance mais l'émancipe, suggérant comment elle n'est jamais autant en situation que quand elle ne se tient pas à sa place. La centrale littéraire, son foyer endogène, demeure la langue, non pas celle des communicants, mais la parole, la voix, les discours, les tons, les timbres, les registres, la rhétorique qui fait spéculation. Les *Petits traités* croisent les savoirs et croisent le fer avec les savoirs depuis une pratique d'écriture, un activisme de la langue exercé sur les savoirs constitués mais aussi sur les protocoles de leur institutionnalisation, sur les métadiscours qui stimulent en permanence sa puissance d'action spéculative.

Cet activisme interdisciplinaire qualifie le littéraire comme espace qui ne se résigne pas à devenir une réserve, mais une terre d'accueil et de redéploiement, une identité qui ne soit pas un matricule mais un graphe¹¹. C'est de la sorte que les *Petits traités* intègrent des savoirs multiples – les font leurs, non à l'encre du vernis qui en vitrifierait la surface, mais à l'encre de sang, qui est celle du prédateur. L'écrivain traque le savoir, met en scène le geste de sa domination, au prix de multiples ruses dont chaque traité décline les artifices. Son rapport même au geste philologique se pense explicitement en termes de chasse quand, partant des traces d'un savoir disséminé dans le temps comme celle d'un gibier peut l'être dans l'espace, il en reconstitue les allers et retours potentiels pour en localiser le foyer originel. Le philologique n'est plus de l'ordre du prêt à consommer de l'étude, du savoir savant comme on dit parfois, mais de l'indiciaire, du savoir sauvage qu'il faut pister et dominer de haute lutte pour pouvoir l'assimiler – le faire sien et se modifier soi-même, s'altérer en ingérant

(11) Outre les disciplines du savoir officiel, validées par la tradition scolaire, que la perspective de cet article tend à privilégier, c'est aussi auprès des différentes pratiques artistiques que Pascal Quignard trouve des modèles de connaissance, remodelés par ses soins. Sur ce sujet, on se reportera à l'ouvrage publié sous la direction de M. CALLE-GRUBER, G. DECLERQ et S. SPRIET, *Pascal Quignard ou la littérature démembrée par les muses*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011.

sa substance. Si élaborés soient-ils, les traités se présentent à l'état d'étude: ils composent avec leur part d'inachevé et n'entendent pas boucler le processus. Le savoir capitalise – il engage un rapport rassasié, donc intrinsèquement illusoire, au savoir. La connaissance déstabilise – elle est un appétit qui stimule la recherche d'un objet propre à le satisfaire. Connaissance, savoir: l'étude est la démarche qui simultanément les rapproche et les éloigne, dans une scénographie qui les restitue à leur dimension primaire, à leur urgence vitale et en cela leur redonne sens, pleinement, à côté des réflexes consuméristes qui sont parfois ceux de leurs acteurs ou des accusations de divertissement lancées par certains décideurs. «C'est ainsi qu'il y a un apprendre qui ne rencontre jamais le connaître – et qui est infini»¹².

BRUNO BLANCKEMAN
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

(12) P. QUIGNARD, *Sur l'image qui manque à nos jours* cit., p. 7.